

Variétés pour nos jeunes amis

La messe des morts

C'ÉTAIT le premier soir de novembre. Après les solennités de la Toussaint, chacun regagnait son foyer et se dérobait à la hâte aux atteintes prématurées de l'hiver; ce sombre visiteur arrivait en effet, rapidement, comme pour célébrer les morts; il était porté par un vent glacé, et, à son passage, les feuilles jaunies, dernier souvenir du printemps, s'enfuyaient, affolées.

Une immense tristesse envahissait la nature et préparait les âmes aux tristesses du lendemain.

Mais si tout était triste en cette soirée, rien n'était plus triste que les ruines de la vieille abbaye, avec ses arceaux brisés, son cloître désert, son cimetière abandonné.

Là, des milliers de moines avaient chanté, jour et nuit, les louanges de Dieu.

Aujourd'hui, il ne reste plus que les débris de l'église et un clocher dont l'ombre couvre encore le vieux cimetière des moines.

Maclou, sonneur et sacristain de cette pauvre église, avait disposé les ornements de deuil pour la commémoration des morts; il entoura le catafalque vide de cierges neufs, contempla encore son ouvrage d'un air satisfait, et partit vers le clocher du cimetière des moines; il allait, à la tombée du jour, sonner le glas.

La vieille cloche des moines s'ébranla, et elle redisait, comme un siècle avant, à la contrée d'alentour: "Priez, priez pour les trépassés!"

Et à chaque foyer, chacun se signa et répondit à la plainte de la cloche par un "De profundis"; le soir, on n'entendit dans la bourgade ni chants ni rires; quelle est, en effet, la famille qui n'ait à se souvenir d'une place laissée vide?

La nuit devint complète sur les ruines du couvent. Tout était silencieux, et la triple couverture de mousse jetée par le temps sur les pierres sépulcrales, ne permettait pas d'entendre les pas d'un vieillard qui cheminait lentement. C'était le vieux prêtre desservant l'église, débris vivant échappé à la persécution. Il avait connu les derniers jours du monastère dont il était novice, et aujourd'hui il en gardait les ruines.

L'ancien moine, au son du glas, avait récité les psaumes; puis, attiré par un attrait mystérieux, bravant le froid de la nuit, il était venu prier pour ceux qui avaient été ses frères.

Que de fondations pieuses faites là pour les défunts. Combien de prières dues au Purgatoire qui ne se faisaient plus!

Cependant, l'heure avançait, peu à peu les derniers feux s'étaient éteints, les âtres étaient noirs, le sommeil avait fermé les paupières, et Maclou, le sonneur, sonnait, sonnait toujours.

— Sonne, sonne, Maclou, lui disait une voix intérieure; plus tu sonneras, plus les morts obtiendront de prières.

Mais Maclou se répondait à lui-même:

— A quoi bon? tous dorment.

— Qui sait, quelqu'un se réveillera peut-être pour prier pendant la nuit des trépassés; appelle, appelle encore.

— Eh bien! sonnons, sonnons encore; d'ailleurs, ma cloche, c'est ma prière à moi.

Et Maclou, le sonneur, sonnait toujours.

Cependant, il rêvait à ses morts, à ceux qu'il avait accompagnés, jeunes et vieux, riches et pauvres, au cimetière; et le rythme cadencé de sa cloche, comme un sermon monotone, transforma ses idées en rêve.

— Mon tour viendra, disait-il lentement; j'ai passé la soixantaine; Seigneur, que je sois prêt quand sonnera mon heure.

Et sa tête s'inclina sur sa poitrine, ses jambes s'affaïssèrent, il glissa sur le pavé, laissant échapper la corde. Les derniers échos du glas expirèrent dans la brume.

Au pied de l'autel, le prêtre priait toujours.

L'horloge, au loin, tinta minuit; la journée commençait, et au dernier coup de l'heure, un souffle mystérieux passa sur le cimetière, comme celui qui étonna le prophète Ezéchiël. Un bruit étrange sortit des tombeaux.



Minuit ou midi

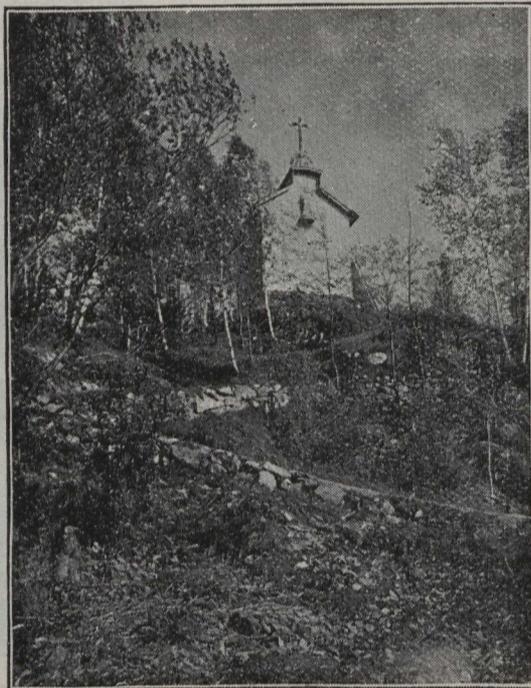
Le vieux prêtre priait toujours.

L'un des spectres avait la mitre et la crosse des abbés; il s'avança vers le prêtre:

— Prêtre vivant du Dieu vivant, lui dit-il avec autorité, au nom de Jésus-Christ prends ces ornements, ce calice, et offre à l'autel le Sacrifice pour les morts qui t'entourent.

L'autel était paré, les cierges allumés, les ornements disposés.

Un frémissement de bonheur parcourut cette foule quand l'ancien moine, obéissant comme autre-



fois, revêtit les ornements, et lorsqu'il commença au pied de l'autel: "Introibo ad altare Dei", (Je monterai à l'autel de Dieu); mais, dans cette foule, nul ne put lui répondre; le sacrifice des vivants ne peut être servi par les morts.

— "Introibo ad altare Dei", répétait plus fort le prêtre, et rien ne rompait le silence.

L'anxiété envahissait déjà l'assemblée, et un regret lamentable succédait à l'espoir: le Sacrifice qui leur était accordé ne pourrait s'accomplir.

Maclou cependant dormait; les pas des morts ne réveillent pas les vivants. Mais lorsque le prêtre eut répété une troisième fois et plus fort encore: "Introibo ad altare Dei", Maclou se réveilla; il vit l'église remplie, le prêtre seul à l'autel, et sans discuter, il comprit que son curé l'attendait, et, d'une voix forte il répondit selon sa coutume:

— "Ad Deum qui loetificat juventutem meam". (Au Dieu qui vient réjouir ma jeunesse renouvelée).

Et, traversant la foule, il vint servir une messe comme il n'en avait jamais vu.

Au "Dies irae", des voix aux ineffables accents firent entendre des chants inconnus, un orgue, touché par une main d'outre-tombe, lança des gémissements et des tonnerres terribles.

Le silence se fit; l'Hostie s'éleva lentement, puis le Calice, et tous adoraient; quand ils relevèrent leurs fronts, un sourire passa sur la tristesse de leurs visages, et des anges apparurent qui venaient les marquer chacun avec le Sang du Calice. Bientôt le prêtre, se tournant vers le peuple, prononça "Requiescant in pace." "Amen!" répondit Maclou; et aussitôt la vision disparut, les cierges s'éteignirent; l'autel était nu et ruiné, les tombeaux silencieux, et dans les profondeurs du ciel, on vit les âmes s'élever comme de radieuses étoiles.

Il y eut des frôlements de linéols, des chocs indéfinissables, comme ceux des serments qui se déchirent.

Bientôt un spectre se dégagea des tombes, puis un autre, un autre encore, dix, et cent et mille à la fois.

Ces fantômes sortaient du cimetière du cloître, des dalles du sanctuaire, de l'ossuaire; ils avaient leurs robes de moines; il y avait aussi des bien-faiteurs du couvent avec leurs habits du monde, quelques enfants de chœur en tunique blanche.

Il n'y avait plus que l'abbé qui avait ordonné au moine vivant de célébrer; il s'approcha majestueusement, orné de la mitre blanche et de la crosse noire, bénit le célébrant et, se tournant vers Maclou:

— Mon fils, vous nous avez assistés pour servir la sainte messe, dans laquelle la miséricorde de Dieu a résumé les grâces de toutes les fondations supprimées par l'enfer; le Seigneur nous permet, pour vous récompenser de vous emmener avec nous au Ciel.

Et de sa main glacée, plus froide que l'hiver, l'abbé lui touchait le front...

— Et moi, ne voulez-vous point m'emmener? demanda le célébrant.

— Non, tu dois encore ouvrir le Ciel à d'autres qui n'ont pu nous suivre, et tu dois accroître le nombre de ceux qui te recevront là-haut.

Le lendemain, les habitants, appelés par leur saint curé, venaient chercher le vieux Maclou, qui était mort en sonnant le glas dans la nuit des trépassés.

A. DE MONROE.

Un champ de pommes de terre frites

Je songe souvent à la belle saison. Vous ne sauriez croire combien cela me fait plaisir. Voilà pourtant pas mal d'années que j'ai renoncé aux belles courses à bicyclette et même aux longues promenades à travers champs, mais le soleil, les fleurs qui poussent, tout cela me rappelle ma jeunesse!

Je vous ai déjà avoué que j'étais insupportable. Or, en hiver je devenais tout simplement odieux! Ma plus grande joie était de galoper à travers l'après-midi en poussant un cerceau.

— Paul, fais attention, tu vas tout casser, me disait-on.

Bah! le cerceau courait... et moi je le suivais. Il nous arrivait souvent de tomber tous deux, patatrass! Je me relevais d'abord, je relevais le cerceau ensuite, et je continuais.

Au printemps et en été je pouvais sortir. Et puis, j'avais un autre plaisir, très vif celui-là: faire du jardinage.

* * *

Mon jardin n'était pas très grand. Il avait deux verges de long et une verge et demie de large. Mes parents m'avaient réservé ce coin dans leur grand jardin, il était bien à moi, j'en étais très fier. Je le bêchais et je l'arrosais avec rage, et je semais des fleurs avec plus de conviction que de chance.

Ma bête noire était le jardinier, dont je ne voulais pas écouter les conseils.

— Monsieur Paul, me disait-il, savez-vous lire?

— Oui!

— Savez-vous écrire?

— Oui!

— Savez-vous calculer?

— Oui!

— Savez-vous jardiner?

— ...Oui...

— Eh bien! si vous savez lire, écrire et calculer comme vous jardinez, vous ne devez pas être bien fort!

Je haussais les épaules, avec mépris, mais j'étais très vexé.

Un jour je vins près de lui, triomphant:

— Je viens de planter des pommes de terre, lui dis-je.

J'avais placé une petite pomme de terre dans mon petit jardin.

— Ah! ah! fit-il, nous verrons ce qui va pousser.

Trois jours après il vint près de moi:

— Monsieur Paul, je crois bien que vous avez réussi avec vos pommes de terre!

— Allons donc! si vite?

— Parfaitement. Venez voir.

J'accours, rouge d'émotion. Il gratte la terre, je retenais ma respiration!

— Nous y voilà! Oh! c'est un résultat superbe! Regardez!

Je me penche, je regarde et je vois quoi? Devinez, je vous le donne en mille: trois pommes de terre frites, que le misérable avait placées là pour se moquer de moi!...

Je lui en ai voulu pendant bien longtemps de son amusante plaisanterie, et il me disait:

— Allons, monsieur Paul, serrez-moi la main! Grâce à moi, vous êtes le seul homme qui, ayant planté une pomme de terre, ait récolté trois pommes de terre frites!